

Le Calepin

- BLEU -

n°1 - 1^{er} octobre 2017

n°1 – DÉVORER LES LIVRES

Sommaire

MICHEL LALET	
ÉDIKAS ZODZIU, L'HOMME QUI MANGEAIT DES HISTOIRES	3
ROGER WALLET	
LECTURE	9
MARIO LUCAS	
QUAND LA RÉALITÉ DÉPASSE LA FICTION	11
NADINE FOUCHET	
LE GOÛT DES LIVRES	14
YVES POTOSKI	
QUATRIÈMES DE COUVERTURE	15
YVAN RADUSZENSKA	
FAIM DE L'HISTOIRE	18

ÉDIKAS ZODZIU,
L'HOMME QUI MANGEAIT DES HISTOIRES

Alors qu'il était assis sur la caisse de bois qui avait autrefois contenu du poisson séché, Édikas Zodziu eut envie de mourir. Il se leva, repoussa la couverture mitée qui fermait la cabane où il habitait et alla d'un bon pas se pendre à la branche d'un arbre qui poussait à côté de là.

Édikas Zodziu avait raté beaucoup de choses dans sa vie, aussi ne fut-il pas surpris quand il constata qu'il ratait son suicide. Quand la corde se tendit sur sa gorge, la douleur fut telle que son corps se trouva pris d'un grand tremblement. Sur ce, la branche de l'arbre se rompit. Édikas se vit chuter au sol et rouler dans la pente de la falaise au bord de laquelle l'arbre avait pris racine. Il dévala dans le vide, entraînant derrière lui la corde et la branche qui finirent par se bloquer dans un buisson épineux qui prospérait sur une saillie de roche. Ce nouvel arrêt brutal faillit le tuer bien mieux que sa précédente tentative. Au bout de quelques instants il tira machinalement sur ses bras. La corde cessa de l'étrangler et il se hissa tant bien que mal sur la corniche. Il y resta allongé, sans plus pouvoir bouger, contemplant le ciel vide avec un grand chagrin.

*

Trois jours plus tard des jeunes gens qui s'adonnaient aux plaisirs de l'escalade découvrent Édikas Zodziu à demi mort. On le transporte dans un hôpital et il y a bien longtemps qu'il n'a pas dormi dans des draps aussi blancs. Les médecins affairés lui parlent comme s'il n'avait été qu'une simple bûche. Il comprend qu'il s'est cassé à peu près tout ce que contient la gorge d'un

homme. Les mots savants pour décrire ce gâchis ne sont pas à la portée d'Édikas Zodziu, bien qu'il comprenne qu'il ne pourra plus émettre un seul son et que même s'il respire encore, cette affaire se règle désormais en un endroit nouveau qui n'est plus ni son nez ni sa bouche... Ces deux informations ne le soucient pas. Édikas n'a jamais beaucoup parlé et savoir s'il convient de respirer par tel orifice plutôt que par tel autre le laisse profondément indifférent. Par contre la présence des murs immaculés de l'hôpital, les draps propres, les personnes bien mises qui se succèdent à son chevet et toute cette atmosphère d'opulence et de bonne santé donnent à Édikas Zodziu une furieuse envie de boire un bon coup d'alcool, de déguster une pêche bien mure, d'avalier un hareng gluant et dégoulinant de saumure. Il en sent la texture sous ses dents, le goût dans sa bouche, la saveur persistante dans sa gorge. Édikas ne se souvient pas d'avoir mangé depuis qu'il est dans cet endroit. Il ne ressent pas la faim. Seulement l'envie de la pêche, de l'alcool et du hareng. Devant cette totale absence des sensations de la faim qui l'ont accompagné durant toute sa vie Édikas pense que, tout compte fait, il doit être mort et que ce décor trop beau doit appartenir à une quelconque arrière-salle du purgatoire.

Il lui est impossible de communiquer avec les personnes qui s'affairent dans sa chambre. Les médecins passent en coup de vent. Édikas n'a pas le pouvoir d'interrompre leur course. Les infirmières semblent sans cesse débordées comme en témoignent leurs chevelures défaits et les larges auréoles de sueur qui décorent leurs blouses. Le voudrait-il qu'il ne peut les interpeller qu'en

usant d'un langage de gestes approximatifs. Aussi Édikas recule-t-il devant la difficulté qu'il présente et plusieurs journées mornes s'écoulent ainsi.

Il trouve enfin le courage de retenir l'attention de la jeune fille qui passe chaque jour pour effectuer les menus services de chambre. Après qu'il l'a interrogée par geste elle lui fait comprendre le mystère de son total manque d'appétit. Elle montre le tuyau de plastique planté dans son bras auquel il n'avait prêté aucune attention. Elle mime en même temps le geste de la nourriture qu'on porte à la bouche. La jeune fille a beau savoir qu'Édikas n'est pas sourd, elle se laisse emporter à lui répondre de la façon dont ce dernier l'a interpellée. Elle en conçoit une gêne certaine, pensant à celle qu'elle ressent lorsqu'elle entend les médecins s'exprimer sans aucune considération devant les malades. Une fois rentrée chez elle, Donoras Svajone constate que l'événement la tourmente et elle décide qu'elle doit se racheter vis-à-vis de ce malheureux homme.

Le lendemain, elle se glisse dans la chambre d'Édikas Zodziu en dehors des obligations de son service. Elle le salue et entreprend de lui faire la conversation. Édikas l'écoute, immobile dans son lit, apaisé par la voix de la jeune femme. Elle lui dit qu'elle s'est mal conduite la veille et qu'elle espère qu'il lui pardonnera. Elle lui dit qu'elle travaille depuis bientôt deux années dans cet hôpital, qu'elle le fait pour payer ses études mais qu'elle le fait avec tout son cœur car elle veut que les personnes qui souffrent trouvent à son contact des motifs de se sentir moins isolées et moins miséreuses. Le regard d'Édikas est attiré par le sac à main que la jeune femme serre contre elle, duquel dépasse un très gros livre à l'épaisse couverture de cuir rouge. Il montre le livre du doigt, levant en même temps un sourcil interrogateur.

- C'est pour mon travail à l'université, dit

Donoras en sortant le livre du sac. Des contes ukrainiens...

Elle lui met le livre entre les mains et observe Édikas qui le soupèse, le retourne, suit du doigt les dorures incrustées dans la croûte du cuir, le caresse sans l'ouvrir avec ces gestes effarouchés qu'ont les personnes intimidées par les livres. Il lui rend l'objet, avec sur le visage une trace de mélancolie. Donoras demande alors s'il veut qu'elle lui lise une histoire.

- Je vais vous lire la lettre que les Cosaques Zaporogues ont adressée au Sultan Mehmet IV, empereur des Ottomans. Les Ottomans voulaient s'emparer du pays des Cosaques Zaporogues. Le Sultan, en faisant valoir tous ses titres de gloire, leur avait écrit une lettre dans laquelle il leur demandait : « à vous les Cosaques Zaporogues de vous soumettre volontairement à moi sans aucune résistance... »

Donoras explique à Édikas que cette demande et sa formulation avaient fait hurler de rire ces solides guerriers et qu'ils décidèrent de répondre au plus puissant empereur qui ait jamais vécu sur terre sur un ton d'effronterie injurieuse...

Et elle lit la lettre des Cosaques à l'empereur. Édikas est plus que réceptif. Il est en alerte, aux aguets. Son souffle est court, ses yeux prennent progressivement toute la place dans son visage. Cet homme, qui a probablement plus de soixante ans, ressemble maintenant à un enfant de huit ans, se dit-elle en voyant le sourire éclairer la face ingrate d'Édikas.

« Toi, marmiton de Babylone, charretier de Macédoine, brasseur de bière de Jérusalem, enculeur de chèvre d'Alexandrie, éleveur de porcs de Haute et Basse Égypte, truie d'Arménie, giton tartare, bourreau de Kamenetz, raclure de Podolie... »

Édikas sourit, tapote son ventre, agite ses jambes sous le drap blanc.

« Toi, le plus grand imbécile malotru de la terre et des enfers et devant Dieu lui-même ! Créтин,

groin de porc, cul de jument, bâtard de boucherie, front pas baptisé : baise ta propre mère... »

Édikas est aux anges. À la fois en raison de l'insolence réjouissante des cosaques, parce qu'il voit en esprit la forme la plus concrète et la plus matérielle de chaque injure, parce qu'il imagine la tête de l'empereur recevant la lettre, mais aussi parce qu'il est stupéfait du contraste absolu entre la voix douce, le visage gracieux, la sage posture de Donoras Svajone et ces mots de soudards qui sortent de sa bouche. Des mots moqueurs, inconvenants, indécents même...

Donoras termine la lecture de la lettre sur l'ultime saillie des cosaques : « *Nous n'écrirons pas la date car nous n'avons pas de calendrier. Mais le mois est dans le ciel, l'année est dans un livre et le jour est le même ici que chez toi. Alors pour cela tu peux nous baiser le cul!* »

Édikas n'en peut plus de joie. Il sent son abdomen se gonfler de bonheur. Il a la tripe bienheureuse. Il se sent repu, rassasié, presque ivre. L'histoire lui fait l'effet d'une nourriture riche et roborative arrosée d'un bon gorgeon de gnaule. Son estomac distendu forme d'ailleurs une belle bosse qui gonfle le drap et lui dérobe la vue du pied du lit.

Donoras Svajone range le livre. Elle lui dit qu'elle repassera le jour suivant. Voudra-t-il qu'elle lui lise une nouvelle histoire ? Édikas fait signe que oui de la tête, des mains et surtout de son sourire éclatant.

Quelques jours passent et on informe Édikas qu'il doit quitter l'hôpital car les médecins ont besoin des lits pour d'autres malades. Depuis plusieurs jours on a ôté les tuyaux plantés dans ses veines et ce matin les infirmières ont dévissé et retiré l'appareillage qui maintenait sa tête droite sur ses épaules. Maintenant qu'on l'a démailloté de tous ses pansements, il constate qu'il un gros trou noir à la base du cou par lequel l'air entre et

sort avec un bruit de bouilloire. La veille au soir Donoras Svajone est passée lui rendre visite à la fin de ses heures de travail. Avec un nouveau livre, avec une nouvelle histoire qu'elle lui a lue. Et comme à chaque fois, ce moment intense fut pour Édikas un festin duquel il est sorti rassasié.

Et Édikas quitte enfin l'hôpital.

Plus démuni que jamais. Sans une chemise de rechange. Sans un sou en poche. Sans même savoir si sa cabane de planches se trouve à l'Est, à l'Ouest, au Nord ou au Sud de la ville. Mais le temps doux et le friselis du vent autour de ses cheveux lui procurent un plaisir incomparable. Il marche longtemps dans les rues de la ville puis il s'arrête sur le banc d'un square et regarde les oiseaux qui mènent une sarabande folle à la recherche de miettes de nourriture tombées des casse-croûte des travailleurs ou des goûters des enfants. Et la pensée le fige d'un coup sur place, le glaçant d'effroi : il ne verra plus Donoras Svajone ! Il ne pourra plus l'entendre lui lire des histoires. Donoras ne lui a donné aucune adresse ni aucun moyen de la joindre. Il n'a pas pensé à le lui demander. Peut-être même ignorait-elle qu'il avait quitté l'hôpital ce matin. Plus il y songe et plus Édikas Zodziu prend conscience que ne pas voir la jeune femme sera une terrible épreuve pour lui. Cette pensée tourne à toute allure dans la tête folle d'Édikas qui marche de long en large dans le square, troublé, agité, faisant de grands moulinets de bras en grognant des sons inaudibles, ne sachant pas s'il doit porter ses pas à droite ou à gauche, le tout sous le regard de plus en plus inquiet des mères de familles qui le dévisagent sans aménité.

Il décide de rebrousser chemin pour tenter de retrouver l'hôpital et d'y attendre Donoras Svajone. Il se perd, attend longuement, l'aperçoit enfin qui sort du grand bâtiment alors que les dernières lueurs du jour se sont éteintes. Ne pou-

vant l'interpeller en raison de sa gorge brisée, il court après elle. Donoras Svajone ne semble pas surprise de le voir. «J'ai appris que vous étiez sorti ! Vous allez bien ?» Et elle lui prend le bras, l'entraîne dans sa direction à elle. Ils quittent bientôt les faubourgs de la ville pour entrer dans les rues plus éclairées. «Voulez-vous boire un chocolat ?» demande-t-elle. «Je n'ai pas soif ni faim, tente d'expliquer Édikas mais je veux bien m'asseoir.»

Édikas pense : je n'ai ni faim ni soif, je veux juste entendre une histoire. Édikas réalise que depuis cinq jours qu'on lui a retiré le tuyau enfilé dans le bras il n'a pas touché à la nourriture solide qu'on lui a apportée. Aujourd'hui encore, alors qu'il a marché une grande partie de la journée, il n'éprouve aucune envie d'avaler un brouet, un ragoût et moins encore un chocolat. Non, il n'a qu'une seule envie : voir Donoras Svajone ouvrir un livre rouge et l'entendre lire une histoire !

Donoras lui lit un conte qui raconte l'histoire d'un homme allant au marché de la ville à la demande de son épouse, mais dont la stupidité gâche irrémédiablement tout ce qu'il fait, jusqu'à ce qu'il se fasse régulièrement chasser et botter les fesses. Puis ils quittent le café et elle l'accompagne encore jusqu'à un vaste bâtiment, en lui disant qu'il doit revenir là le lendemain matin, qu'il y trouvera tout ce dont il peut rêver et encore davantage. Donoras Svajone le salue et rentre chez elle, le laissant seul, la tête renversée en arrière, à contempler l'immense bâtisse sur la façade de laquelle sont gravés des mots qu'il ne parvient pas à déchiffrer : Bibliothèque Municipale.

Édikas Zodziu dort devant la porte d'entrée de la bibliothèque et il est réveillé au matin par les services de nettoyage qui le forcent à quitter sa couche improvisée. Il voit rentrer des hommes et des femmes de tous âges dans ce lieu mais ce n'est

qu'en voyant entrer des groupes d'enfants conduits par leurs professeurs qu'il se décide à se faufiler entre les deux battants de l'immense porte de fer forgé. Édikas est d'abord étonné par la qualité de silence qui règne dans ce lieu mais il l'est plus encore quand il comprend que les murs de la grande salle où il vient de pénétrer, hauts de quatre mètres et davantage, sont faits entièrement de livres. Des échelles courent tout autour de ces murs et des employés montent sans cesse pour y prélever ou y ranger des ouvrages comme ceux que Donoras Svajone transporte partout avec elle.

Continuant son exploration prudente, Édikas est attiré par le bruit d'une voix féminine qui parvient distinctement jusqu'à lui. Par la porte ouverte d'une petite salle, Édikas voit un groupe d'enfants assis en cercle autour d'une femme brune qui lit à voix haute. Édikas s'avance sur la pointe des pieds et s'assoit en tailleur un peu à l'écart du groupe, à un endroit d'où il peut parfaitement voir et entendre. Il ne se souviendra pas par la suite du contenu précis de l'histoire lue par la conteuse mais il peut encore dire aujourd'hui que ce fut le meilleur petit déjeuner de toute sa vie.

Quand les enfants sont partis avec leur professeur, la conteuse Pasako Tojas, car tel est son nom, demande à Édikas ce qu'il fait là. Édikas croit percevoir dans le ton de la femme une certaine réprobation, due certainement à la façon dont il est vêtu. Il le sait bien et sait également qu'il ne peut rien y faire. Édikas est pauvre comme Job, n'a aucune ressource et ne pourra sans doute jamais changer quoi que ce soit à cette situation. Il tente toutefois de passer à Pasako Tojas le message de sa gratitude et du plaisir qu'il a eu à l'écouter. Édikas fait des progrès de jour en jour en langage gestuel, mais malgré tout la femme le regarde d'une étrange façon. Elle va d'un pas vif à un bureau placé dans un angle de la

pièce, y prend un rectangle de carton qu'elle lui met dans la main. Allez à cette adresse, dit-elle en tapotant la carte. Vous demanderez Grazus Knyga de ma part. Allez ! Filez maintenant...

Grazus Knyga est lecteur professionnel. Chaque jour, dès le lever du soleil, il tire derrière lui une grosse caisse de bois où il a fixé des roues de bicyclette et il se transporte d'un bout à l'autre de la ville. Il se perche sur son estrade de fortune et fait la lecture à l'intention de celles et ceux qui veulent bien s'arrêter pour l'écouter.

Il débute ses journées par les nouvelles du monde, tirées des journaux tout frais sortis de l'imprimerie. Les nouvelles du monde sont rarement bonnes, aussi Édikas Zodziu ne rejoint-il Grazus Knyga qu'une fois cette première lecture achevée. Et puis au fond, pense Édikas, je n'ai jamais été un homme matinal ! Je prends mon petit déjeuner sur le coup de huit heures et c'est bien suffisant. Car c'est bien cela que fait Édikas. Le matin il prend un petit déjeuner copieux en écoutant la première vraie lecture de Grazus Knyga, qui consiste le plus souvent en de brèves nouvelles, des contes ou des histoires courtes. Plus tard, vers midi, il s'offre un festin sous la forme d'une grosse et belle tranche de roman, que Grazus Knyga lit parfois sur plusieurs semaines. Le soir, il n'y a presque pas de mot pour décrire les agapes d'Édikas. Écouter Grazus clamer des poèmes, réciter des épopées en vers, clamer des pièces de théâtre où il joue tous les personnages en contrefaisant sa voix est un festin de roi. Certains jours, Grazus Knyga est rejoint par Pasako Tojas, la femme brune de la bibliothèque. Et tous deux rivalisent de talent en multipliant les récits, églogues, bouts rimés, épigrammes, fables, romances, quatrains...

Édikas sort de ces soirées repu, l'œil brillant, la tête enfiévrée et l'estomac rebondi comme celui d'un bourgeois ! Car la chose est devenue défini-

tivement claire : depuis qu'il a tenté de se supprimer, Édikas se nourrit en mangeant des histoires ! Finies les courses folles pour attraper un quignon de pain, finies les douleurs de ventre qui n'en finissent jamais et que l'eau-de-vie de basse qualité ne parvient pas à apaiser. Édikas se nourrit désormais de contes, de légendes, de philosophies, d'histoires grandes et petites ! Et des histoires, il y en a partout, si l'on veut bien se donner la peine. Elles sont innombrables pour ceux qui savent lire ! Et pour ceux qui comme lui ne le savent pas, elles sont encore très nombreuses car les gens sont généreux quand il s'agit de partager une histoire ! Pas comme avec le pain, le vin ou la viande où il faut prier, pleurer, geindre, menacer, mendier ou pire, travailler, pour avoir sa part, si petite soit-elle. Pasako Tojas et Grazus Knyga sont des gens généreux. Ils ne refusent pas quatre vers ou la tirade bien troussée que peut donner un saltimbanque à un homme en peine.

Édikas Zodziu fait de cette découverte un usage insatiable. Il ne peut se réfréner. Il suit Grazus Knyga dans ses pérégrinations au travers la ville, mais aussi il pousse la porte de chaque endroit où quelqu'un lit à voix haute. Il écoute des maîtres d'école lire des histoires à leurs élèves. Il assiste à toutes les messes hautes et basses qui se donnent dans la ville de même que les cérémonies des temples ou des synagogues et vient y entendre les lectures de la bible, de la torah ou des évangiles. Il parvient même, par malignité, à se glisser dans l'antichambre d'un notaire et assiste à la lecture des testaments, chose qu'il regrettera car il en est indisposé durant plusieurs jours ! Il assiste aux mariages et aux enterrements. Il entre dans des magasins et demande qu'on lui lise les notices collées sur les boîtes de conserve aussi bien que les modes d'emploi d'appareils ménagers dont il n'a aucun besoin... Il continue d'avoir recours aux autres pour se procurer ce qui lui sert de nourri-

ture. Édikas aurait sans doute dû faire l'effort d'apprendre à lire. Mais il pense avec justesse que cet échange qu'il entretient ainsi avec d'autres hommes ou d'autres femmes constitue un enrichissement pour chacun d'eux.

Progressivement, il en vient toutefois à n'accorder que peu d'importance à la qualité de l'échange avec ceux qui lui font la lecture, retenant surtout le fumet et les qualités gustatives de ce qui lui est offert. Puis, indubitablement, se glisse une part de roublardise dans ce qu'il entreprend pour s'introduire ici ou là aux fins de dévorer et dévorer encore toutes sortes de lectures. Édikas avale tout ce qui se présente à lui. Goulûment, sans discernement et maintenant, sans plus beaucoup de reconnaissance.

Édikas Zodziu abuse, tant et si bien qu'il devient obèse !

En l'espace de quelques mois il en vient à pousser devant lui un ventre démesuré qui ralentit la marche qu'il fait chaque jour à travers la ville avec Grazus et qui surtout le fatigue. De plus en plus souvent, on le voit assis sur un banc public ou sur les marches d'un bâtiment, en train de reprendre son souffle, en train de longuement digérer et, dirait-on, de ruminer !

À se voir tel qu'il est devenu, Édikas comprend que quelque chose a tourné de travers. Hélas, il ne sait pas quoi. Il se traîne misérablement durant des semaines jusqu'au jour où une idée limpide

lui traverse l'esprit. Il faut qu'il parle à Donoras Svajone. Elle saura lui dire ce qu'il convient de faire. Il l'attend pendant près d'une semaine à la porte de l'hôpital car elle ne travaille pas tous les jours. Quand il la voit enfin, elle est surprise de son apparence. Elle lui dit finalement : « Édikas, ne restez pas ici. Retournez dans votre petite maison de planches. Là-bas vous regarderez les arbres et le ciel et les oiseaux et la course du soleil. Et vous penserez à toutes les histoires que vous avez entendues. »

Édikas Zodziu quitte la ville le jour même.

Depuis ce temps, Édikas Zodziu habite sa cabane de planches, près de l'arbre planté sur la lèvre de la falaise. Il s'assoit sur la caisse de bois qui avait autrefois contenu du poisson séché. Il puise dans sa mémoire et sans même se servir de mots qui sortiraient de sa bouche, il raconte aux oiseaux qui se posent sur la branche de l'arbre les histoires contenues dans son ventre. Il ne se souvient pas de toutes celles qu'il a entendues mais il a appris à enjoliver celles qui lui plaisent le plus.

Édikas s'allège en même temps que la saveur de ses histoires grandit. Il pense souvent à Donoras Svajone et en lui, s'élabore doucement le conte qu'il dira un jour et qui la mettra en scène : une histoire dans laquelle elle sera très certainement la plus belle femme que l'on puisse imaginer.



LECTURE

Pour la lecture il faut de la tendresse, un certain détachement, pas de ces tohu-bohu des sens, le désir vous jetant sans fin à becqueter le corps de l'autre, une dévoration inassouvie des peaux, des chaleurs et des moiteurs intimes. Pour la lecture, besoin d'apaisement, se rendre disponible pour accueillir tous ces étrangers : les mots, les sentiments, les passions des personnages.

Tous les deux vous aimez lire et qu'on vous fasse la lecture. Tu inaugures le petit cérémonial. L'installant – elle – sur le canapé. Disposant devant elle sur la table basse de quoi grignoter et boire, de l'eau pour le long cours, du vin pour les ruades du texte. – *« L'amour délicat et amer [tu chantonnes] Comme l'eau et le vin ensemble »*, qui est de Jacques Bertin. Elle, demandant Tu me la chantes ? Tu changes les paroles, juste le prénom, pour que cette chanson ne soit plus qu'à elle : *« Le lourd secret de vivre ensemble, Assya, mon âme, souviens-t'en Et votre grand amour ouvert Avec ses craintes d'impossible L'amour délicat et amer Comme l'eau et le vin ensemble... »* – Elle, fermant les yeux tout le temps du couplet puis souriant, buvant une gorgée de bourgueil, disant Je suis prête, j'ai coupé le téléphone.

Toi, debout devant la chaise, livre en main. Dont tu as, par jeu, dissimulé la couverture. Ouvrant le mince opus, n'en nommant ni l'auteur ni le titre. Commençant directement à la page 13. – *« À partir du mois de septembre l'année dernière, je n'ai plus rien fait d'autre qu'attendre un homme : qu'il me téléphone et qu'il vienne chez moi. »* – Et puisque décidément les livres parlent de nous, après simplement deux minutes trente de lecture, prononçant ce que l'auteur désigne comme son prénom : « A. » *« Dix ans avant que je le rencontre, A., en mission à La Havane... »* et *« Il me semblait que les phrases qui m'arrêtaient m'apprenaient quelque chose sur A. »* et aussitôt

après *« Lire dans Vie et destin de Grossman que lorsqu'on aime on ferme les yeux en embrassant me portait à imaginer que A. m'aimait puisqu'il m'embrassait ainsi »*.

Pour ça que tu as choisi ce livre, outre l'évocation du premier cadeau, premier aveu : l'installer tout de suite (elle) au cœur de l'écriture, quand bien même le A. du livre n'a rien à voir avec elle dans sa façon d'être à lui, égoïste et brutale, et que tu ne voudrais surtout pas qu'elle ressemble à elle – l'écrivaine – qui raconte cette passion dévastatrice.

Lisant jusqu'à ce que *« Le matin, il m'arrive de me réveiller sans que la pensée de A. me vienne aussitôt »*. À cet endroit (tu lis depuis une heure) l'auteure glissant une note. Tu t'approches d'elle pour la lui dire comme une confidence, donnant le sentiment de lui livrer un secret à elle aussi nécessaire : *« Je passe de l'imparfait, ce qui était – mais jusqu'à quand ? –, au présent – mais depuis quand ? – faute d'une meilleure solution. Car je ne peux rendre compte de l'exacte transformation de ma passion pour A., jour après jour, seulement m'arrêter sur des images, isoler des signes d'une réalité dont la date d'apparition n'est pas définissable avec certitude. »*

Puis filant très vite – toi, le lecteur – vers la fin du texte qui dit le rapport exact de la vie et de l'écriture :

« Il m'avait dit tu n'écriras pas un livre sur moi. Mais je n'ai pas écrit un livre sur lui, ni même sur moi. J'ai seulement rendu en mots – qu'il ne lira sans doute pas, qui ne lui sont pas destinés – ce que son existence, par elle seule, m'a apporté. Une sorte de don renversé.. »

Toi, pensant tout de suite à la remarque qu'elle te fit, rieuse : Mais tu es toujours en train d'écrire ! et répondant (toi) Je n'écris pas notre amour, je le rêve, je ne t'écris pas toi, je t'invente...

Tu refermes le livre. Elle te tend son verre pour que tes lèvres y retrouvent les siennes. Un long silence. Puis tu t'assieds près d'elle sur le canapé.

Elle pose la tête sur tes genoux et murmure Je n'écrirai jamais sur toi, je ne veux pas du point final. Entre nous, quoi qu'il arrive, quelque chose ne finira jamais.



QUAND LA RÉALITÉ DÉPASSE LA FICTION

C'est pas croyable (pas français, mais c'est à prendre ou à laisser!) – ce n'est pas la première fois que je le constate –, on a beau (nabot?) écrire les histoires les plus alambiquées qui soient, la réalité est encore plus extraordinaire. Je m'explique: cette histoire que nous narre l'ôteur est très belle, à la limite du fantastique, mais quand je l'ai découverte, les bras m'en sont tombés (je me demande encore d'ailleurs comment je fais pour taper sur mon clavier), c'est exactement ce qui était arrivé à un de mes oncles (à quelques détails près tout de même), incroyable pas vrai? En tout cas, c'est ce qu'il m'a raconté sur son lit de mort en me tendant un vieil exemplaire des *Mille et Une Nuits*. Il faut que je vous dise tout dans le détail, en prenant garde de ne rien oublier car, comme on dit, «le diable se ...» Vous allez voir, c'est scotchant (pas très littéraire comme terme, mais on va faire avec).

Lui aussi voulait se suicider, rien que de très normal jusque-là, la routine: perte du boulot, une femme qui vous quitte, une grave maladie, une grosse déprime, des programmes télé à la con, un temps de merde, des voisins qui font chier... Pourtant, il avait une belle baraque, une grosse voiture allemande, d'excellents vins dans sa cave, tout pour être heureux quoi. Mais, ce jour-là; à sept heures pile (pourquoi sept heures? On se le demande encore), il décide d'en finir... définitivement (c'est idiot de dire cela, car ce genre de chose est toujours «définitif»). Pour lui, ce sera la corde. Pas facile déjà de faire les nœuds, et puis faut trouver où l'attacher, c'est chiant. Il décida de se suspendre (malin l'expression, n'est-ce-pas?) après un tuyau d'arrivée d'eau dans le sous-sol. C'est là que les emmerdes ont commencé... le tuyau a pétié, le balançant par terre. Vous me direz que tout finit bien finalement, pas vraiment: il n'est pas tombé

tout de suite, quelques vertèbres cervicales avaient eu le temps de rompre. Paralysé, donc un fauteuil roulant à venir.

Des mois à rester quasiment immobile (hospitalisation et convalescence comprises). Mais les yeux et les mains de l'oncle restaient actifs, demandez un peu à la jeune brunette (l'infirmière) ce qu'elle en pense... Sympa cette petite et dévouée avec ça. C'est elle qui lui faisait la toilette et lui donnait à manger (lui n'avait pas perdu l'appétit!). Au bout d'un certain temps (je ne pourrais pas dire combien), elle se mit à lui faire un peu de lecture, des magazines surtout, genre presse people et journaux locaux. Il aimait bien, pas fatigant et puis, il n'était pas un grand amateur de littérature (il avait bien chez lui les œuvres complètes de Rabelais, mais il n'en avait jamais lu la moindre page... c'était juste «pour faire beau»). C'est sa douce voix qu'il aimait. Elle lui redonnait goût à la vie. Pour elle, ce n'était de la pitié, peut-être un père qu'elle n'avait jamais connu... C'est comme ça que parfois des liens se tissent inexorablement (l'oncle n'avait pas trop bien su m'expliquer cela). Puis vint l'heure du retour à la maison (un peu grandiloquent, pas vrai?) et des adieux déchirants.

Mais la réalité a souvent des fins plus heureuses que celles des nouvelles américaines: il lui proposa de venir habiter chez lui (en tout bien tout honneur, naturellement...), ce qu'elle accepta sans hésiter, préférant la belle maison à un petit studio sous les combles. Ils vécurent heureux et n'eurent pas d'enfants (là, je m'égare!). Une grande tendresse réciproque avait fini par les unir (je ne dis pas que de temps en temps... c'était un homme tout de même!). Le soir, pour l'endormir, elle lui lisait quelques histoires à l'eau de rose, jusqu'au jour où... Bon, je vous dis tout... ils se marièrent. Ce jour-là, elle lui

fit un magnifique cadeau : *Les Mille et Une Nuits* (édition de 1955, 700 pages).

« Celui-là, tu as intérêt à le lire !

– Oui ma chérie. »

Ce qu'il fit, pour la première fois de sa vie.

Réalité ou fiction mon histoire ? Je vous en laisse juge !

En tout cas, ce livre je l'ai toujours et j'y tiens plus qu'à la prune de mes yeux. D'ailleurs, je vais vous en lire les premières lignes, juste

pour vous faire voir que je ne raconte pas de conneries :

« *Les chroniques des Sassanides, anciens rois de Perse, qui avaient étendu leur empire dans les Indes, dans les grandes et petites îles qui en dépendent, et bien loin au-delà du Gange jusqu'à la Chine, rapportent qu'il y avait autrefois un roi de cette puissante maison qui était le plus excellent prince de son temps..* »

Alors, vous me croyez maintenant ?



Raymond Fusil repoussa le bord de son bureau gris. Sa chaise à roulettes l'emporta jusqu'à l'interrupteur. *Bon sang! On n'y voit pas plus que dans le cul d'un âne!*

D'un aigle chef, d'un aigle!

Bernard Coquelard venait d'entrer. Il portait un plateau sur lequel étaient posés deux mugs en pyrex blanc représentant des signes astrologiques et une thermos de café.

D'un coup de rein, Raymond Fusil remit le fauteuil en mouvement et reprit sa place.

Tout en buvant son café, par petites gorgées, il prit connaissance du contenu du gros dossier rouge posé sur son sous-main. Affaire Zodziu.

N'y avait-il donc personne d'autre à qui confier ce dossier? Un pervers qui se faufile partout! D'un banal. Lui qui venait de brillamment dénouer l'affaire Braizieux, un brave quinqu, chirurgien de son état, découpé en rondelles, par sa femme en personne. Ah, elle n'avait pas lésiné sur la mise en scène, la mère Braizieux : elle avait envoyé un bout de son mari à chacune de ses maîtresses, elle l'avait partagé en somme. Pas si difficile à élucider finalement mais compliqué à reconstituer, le Braizieux ; car évidemment les récipiendaires souhaitaient rester anonymes, et surtout, surtout elles résistaient à déclarer quel morceau elles détenaient... Ben voyons!

Alors évidemment, le patron se devait de lui confier en parallèle une histoire moins sanguinolente mais quand même, un siphonné qui s'infiltrait dans des groupes d'enfants, c'était pour un sortie de l'école de Police ça, ou tiens pour une femme ; les femmes ça les rend pugnaces les histoires de fêlés qui s'en prennent aux gosses.

Bernard Coquelard se gratta la gorge. *Oui vas-y, fais le moi rentrer ce Zoziou enfin ce Zodziu, ça va pas traîner.*

Quelques minutes plus tard, un homme, la cinquantaine, cheveux mi long poivre et sel, yeux clairs, traits tirés et regard perdu, prenait place en face du commissaire.

Raymond Fusil énonça le nom de l'homme en accrochant ostensiblement les syllabes : *Édikas*

Zodziu. Dans quel coin du monde sont enterrés vos ancêtres? L'homme ne répondit pas.

Raymond Fusil fronça les sourcils. Le zombie qui se tenait devant lui ne semblait guère coopératif, soit, on allait lui régler son compte à la vitesse grand V.

Les rapports racontaient tous la même chose : ce type sans domicile connu se faufilait dans des groupes d'enfants, à la bibliothèque, dans les classes, et même au service des enfants malades à l'hôpital. Aucun rapport ne faisait état d'agression, de gestes ou de mots déplacés, il ne cherchait aucunement à se frotter aux enfants, non rien de tout cela.

Mais alors, quel était donc le délit dont on l'accusait ? Qu'est-ce qu'il fichait là devant Raymond Fusil, le commissaire à qui on avait confié l'affaire Braizieux, la grande affaire Braizieux dont les journaux locaux avaient encore fait leur une pas plus tard qu'hier car un morceau du chirurgien manquait encore à l'appel ?

Raymond Fusil s'adressa à l'homme et lui demanda s'il savait pourquoi il était convoqué. L'homme resta muet.

Agacé, Raymond Fusil se leva et lut à haute voix les rapports.

Édika Zodziu ne le quittait pas des yeux. Son visage d'un coup s'était éclairé. Il souriait. Il dévorait le commissaire du regard.

Raymond Fusil, troublé, stoppa net.

C'est à ce moment précis que Bernard Coquelard poussa la porte du bureau et déposa un paquet. Gisèle avait oublié de joindre ces chemises aux autres dans le gros dossier rouge, quelle étourdie celle-là!

En fait chef, il ne va pas que dans les groupes d'enfants de ce que j'ai pu lire.

Raymond Fusil attrapa les documents et en fit la lecture à haute voix.

L'accusé se remit à sourire.

Les rapports décrivaient un homme silencieux, toujours vêtu de la même veste grise qui s'infiltrait dans des lectures publiques au centre cultu-

rel, à la médiathèque, à la faculté, à l'hôtel Dupanloup pour des présentations de thèses. Il avait même été intercepté à l'entrée d'un office notarial où il s'était glissé pour assister à la signature d'un compromis.

Mais aucune déclaration de délit au registre des mœurs, ou des vols, en somme, on ne lui reprochait rien.

Ah si chef! Il mange!

Il mange, et alors?

Il mange des livres!

Raymond Fusil reprit le paquet de chemises. Il lisait maintenant en diagonale et en silence et enfin il s'installa confortablement devant une liasse: le rapport de trois pages d'une bibliothécaire qui décrivait par le menu le festin qu'Édikas Zodziu avait fait ce jour-là: comme chaque mercredi il s'était glissé dans la salle du conte et avait assisté à la présentation des albums jeunesse. Il avait souri durant toute la séance et profitant que la bibliothécaire raccompagne les enfants, il s'était jeté sur le panier de livres et en avait croqué trois: *Le bébé tombé du train* de Jo Hoestlandt, *Otto*, autobiographie d'un ours en peluche illustré par Toni Ungerer et *Roule Galette*. Une vraie sélection en somme.

Venait ensuite le témoignage d'une étudiante en littérature: elle avait présenté sa thèse "*La place des chats dans l'œuvre de Colette*". Édikas Zodziu y assistait dans la pénombre. Quand la jeune fille eut quitté l'estrade pour embrasser sa famille, l'homme s'était précipité et avait dévoré le chapitre consacré à *La maison de Claudine*.

En septembre, la FNAC avait reçu Amélie N. à l'occasion de la sortie de son nouveau roman. Elle avait lu l'incipit puis procédé à la séance de dédicace. Édikas Zodziu avait chapardé un exemplaire, croqué dedans mais il semblerait qu'il ait vomi avant de prendre la fuite.

Et puis le récit de cette lecture publique: la comédienne avait disposé sur des tables bistro les livres dont elle donnait des extraits. Après qu'elle eut salué et disparu en coulisse, Édikas Zodziu avait traversé la scène et foncé sur le livre le plus éloigné *Une vie* de Maupassant. Il s'en était délecté.

Raymond Fusil commençait à y voir clair, l'affaire d'un coup devenait intéressante. Primo, le

Zoziau enfin le Zodziu ne se faufilait pas exclusivement dans les groupes d'enfant mais partout où on lisait. Deuzio, Zodziu était délicat, il ne salivait pas sur n'importe quoi et pouvait souffrir d'indigestion, c.f. l'épisode avec Amélie N. Il avait des goûts éclectiques mais éclairés, on ne lui faisait pas avaler n'importe quoi. Les plats réchauffés ne semblaient pas lui convenir.

Et alors? En quoi était-il répréhensible, cet illuminé? Ses yeux brillaient dès qu'on lisait une histoire et le reste du temps il était fermé comme une huître, et alors? Il croquait dans les livres qui lui plaisaient, et alors? Dans notre univers formaté et uniforme, cela faisait du bien qu'il y en ait qui dépassent de la file.

Coquelard, tu vas raccompagner ce monsieur. On n'a rien contre lui et lui n'a rien contre nous, ça change. Mais avant, on va lui faire un cadeau. Lis-nous donc le rapport final sur l'affaire Braizieux, on va se régaler.

Durant vingt minutes Bernard Coquelard lut et durant vingt minutes Édikas Zodziu sourit, les yeux grands ouverts, emplis de reconnaissance. Une petite moue se figea néanmoins sur son visage à la lecture de la liste des morceaux retrouvés de Braizieux. Que manquait-il?

Raymond Fusil écoutait la tête entre les mains, les coudes sur le bureau. Et qui pouvait détenir le bout manquant?

À tous les coups c'est la femme qui l'a gardé chef.

Tu crois?

S'ensuivit un long échange technique passionné dans lequel la liste des récipiendaires était rebalayée. Qui pouvait donc détenir le bout manquant? Ce morceau de choix...

Profitant de la concentration maximum des deux fonctionnaires, EdikaZodzius'éclipsa sur la pointe des pieds.

Quand le commissaire Fusil et son adjoint Coquelard s'en rendirent compte, il était trop tard, le Zoziau, afin le Zodziu s'était envolé.

Gisèle, la secrétaire, classa le dossier rouge Affaire Zodziu, elle releva de nombreuses traces de dents, et un grignotage avancé du rapport de la bibliothécaire. Elle appela le service de dératification de la Police.



QUATRIÈMES DE COUVERTURE

Ruggiero Bellogencia n'a qu'une passion dans la vie: les livres. Depuis l'adolescence il noircit les pages. Poèmes d'abord pour des amours éthérées, puis chansons qui, très vite, s'affirment. À vingt-trois ans il rencontre Grazia Carla qui connaît alors un certain succès auprès de la génération montante. Elle compose et, de leur amour, naissent moult succès qui, dans le second cercle des discophiles, leur vaudront une gloire indiscutable. Bellogencia aborde le roman à la quarantaine. Son premier titre ne rencontre qu'un succès d'estime mais, dès le second, *La luna*, il gagne l'estime du grand public. S'ensuit une période où il est adulé. Ses ouvrages sont traduits en vingt-six langues... Jusqu'au jour où Grazia le quitte pour un musicien. Il connaît alors le cercle impitoyable de la déchéance.

Le dévoreur est le sixième roman de Beppi Bruzzi. C'est un texte lumineux et âpre, dans lequel l'auteur questionne la destinée. Mais, même au plus noir de l'âme, il reste illuminé par le souvenir d'un grand amour. L'auteur maîtrise son art avec une grande justesse, un art de l'allusion, un art de l'ellipse. Bruzzi est un écrivain économe de ses effets. Ce qui fait son charme.

« Un roman de la résilience, qui plonge au cœur de la désespérance pour nous rappeler que toute vie vaut d'être vécue. » (Le Matin)

« On sort de ce roman avec l'envie furieuse de dévorer les livres. Et les femmes... » (Lui)

« Bruzzi est au meilleur de sa forme. Amours flamboyantes, réussite sociale puis la plongée dans l'enfer. Un terrible raccourci de la vie. » (Chroniques Sociales)

« LE grand roman de Bruzzi. » (L'Osservatore romano)



De tous les cas étudiés par le grand psychiatre serbe Miroslav Zbeniec, celui d'Édikas Zodziu est sans conteste le plus troublant. Dès ce jour de mai 1932 où l'homme se présenta à lui, enserré dans une camisole de force, «exceptionnellement de couleur bleue» note-t-il dans ses écrits, il se passionna pour ce dévoreur de livres au visage angélique, souriant, apaisé, d'une rare culture. Peut-on dire qu'il ressentit de l'amitié pour lui? Ce serait outrepasser ce qu'il nous livre mais l'intérêt qui transparait dès les premières lignes, «*Cet homme fut le doux rêveur dont le soin me fut confié*», et sans nier que son cas relevât de la psychiatrie, l'intérêt est profond et questionne le soignant. La grande question que Zodziu lui révéla est aussi la dernière phrase du livre: «*Peut-on aimer sans dévorer l'objet de son amour?*» Il y répond en tant que psychiatre, mais aussi comme poète et, simplement, de façon désarmée, en tant qu'homme. Sa réponse est «*Non* ».

L'homme qui bouffait les livres est tiré de la **Somme des études psychiatriques menées à Belgrade (1929-2951)**, le grand livre des lettres serbes de la première moitié du XX^e siècle. Miroslav Zbeniec y éclaire, sous le couvert d'un cas qui lui fut confié, tout un pan de l'Histoire contemporaine et, singulièrement, le titisme qui, lui aussi, dévora ses enfants.

« Sur son divan, Zbeniec convoque la fureur destructrice du nazisme comme le délire rédempteur d'une Libération qui, sous le couvert angélique du neuf, nous resservit les vieux démons du marxisme. »
(*Le Courrier des Hauts-de-Seine*)

« Un livre lumineux qui illustre l'intolérance d'État et la nécessité de se délivrer des dogmes. » (*Petite revue leste de psychiatrie*)



AU FOU! éditions

Un écrivain disparaît à Saint-Hippolyte-du-Fort où il séjourne pour ses vacances. En dépit des recherches, il reste introuvable. Est-ce en rapport avec son dernier livre, « L'homme qui fuyait la vie » ? Deux semaines plus tard on retrouve, près de la gare de Beaugency, le corps sans vie d'Eden Mahrenbourg qui commit naguère quelques romans sentimentaux dits précisément « de gare ». Mais quand, le mois suivant, une femme signale la disparition de son mari à Louviers, le commissaire Isaac Malet établit un audacieux rapprochement entre les trois affaires. Car le disparu de Louviers s'adonnait même à la prose : des ouvrages de philosophie – il en faut ! Avec opiniâtreté il va démêler l'écheveau impossible jusqu'à tomber sur la singulière personne d'une encore jeune nouvelliste en quête de notoriété. Coïncidence : les éditions Buchet-Chastel publient son premier opus au titre sybillin : *La mangeuse d'hommes...*

La mangeuse d'hommes est le premier livre de Jessica Baule. Nourrie aux classiques de la littérature française, cette toute jeune auteure fait montre d'une aisance insolente digne des meilleurs scénarios hollywoodiens. Elle ne craint pas le pastiche, pour peu qu'il lui permette de dire son admiration pour des auteurs aussi divers que Loïc Guémard, Brice Lollivier ou Paternite Bénédicto, récemment décédés.

« Vous aurez de mes nouvelles, dit son héroïne. Et quelles nouvelles ! Du talent à l'état brut. » (Le Quotidien des Hautes-Pyrénées)

« Un premier livre incandescent. Il irradie l'insolence de la jeunesse et la maturité des plumes talentueuses. L'avenir lui est ouvert. » (Le Mensuel des Ophtalmologues)

« Avant elle, la littérature n'existait pas. » (Écho paroissial de Baule)



FAIM DE L'HISTOIRE

Grazus Knyga, le lecteur public, n'entend pas l'arrivée de Donoras dans la chambre. Il est si préoccupé par l'état de son ami, allongé sur le lit médicalisé, que le cri de surprise de la jeune femme ne le fait pas ciller d'un poil. À peine l'entend-il prononcer « *Monsieur Zodziu! Que s'est-il passé?* » lorsqu'elle reconnaît le corps efflanqué qui gît là dans la lumière crue.

Cette question, Grazus ne cesse pas de se la poser depuis la veille, depuis que le commissaire Fusil l'a contacté, ayant trouvé son numéro de téléphone dans la poche de chemise d'Édikas.

Que s'était-il passé pour que son ami, le mangeur d'histoires, apparaisse ainsi, vidé d'un coup de sa chair, taiseux de ses gestes et souriant béatement? Grazus n'a que peu d'éléments. Et ce n'est pas Édikas lui-même qui serait capable de lui raconter ce qui s'est passé.

– *C'est un cas atypique d'AVC, monsieur Knyga, lui avait confié le professeur Miroslav Zbeniec. Cela explique le fait que ce patient ne puisse plus faire aucun geste. Cependant, je tiens à étudier ce cas d'AVC plus à fond. Car, voyez-vous, monsieur Knyga, le sourire satisfait qu'il affiche...*

« *AVC, AVC* », pense Grazus en fulminant. « *Les médecins et leurs acronymes à la con! Voilà à quoi le professeur Zbeniec résume l'histoire d'Édikas! À trois lettres balancées dans le couloir de l'hôpital comme à une réunion du parti communiste! AVC n'explique rien! ne veut rien dire! ou alors n'importe quoi!* » Grazus se met à énumérer ce que pourraient recouvrir ces trois lettres qui l'insupportent. « *Accident de Vocabulaire Complicqué... Accord de Verbes Contraires... Arrêt Volontaire de Contophagie... Au moins cela expliquerait la maigreur subite d'Édikas. Les médecins manquent vraiment d'imagination!* »

On l'avait amené hier soir, à l'hôpital. Un passant qui sortait de la FNAC, concentré sur le nouvel iPhone qu'il venait d'acheter, avait buté dans la carcasse d'Édikas gisant sur le trottoir. Le passant avait cru qu'il était mort. Victime d'agression! Il avait appelé le commissariat plutôt que les secours. « *Petit imbécile!* » rage Grazus au souvenir de ce que lui avait raconté le commissaire Fusil. Le passant avait pris Édikas en photo! Il avait déjà inventé une histoire d'agression avec mort violente à la clé et s'appêtait à vendre le tout à BFMTV lorsque les flics sont arrivés! « *Sale petit con!* » rage encore Grazus.

Malgré la maigreur d'Édikas, le commissaire Fusil l'avait reconnu immédiatement au sourire béat qui nimbait sa figure émaciée. Voyant qu'il n'avait pas l'air d'être blessé, les policiers essayèrent de le relever sans succès.

– *Bien que maigre, avait dit le commissaire, le pauvre bougre était d'une lourdeur abyssale. Il a fallu sept personnes pour le hisser sur le brancard! À mon avis, il a dû tomber. Avec son allure de clochard lunaire, ne possédant rien, pas même la parole, je ne crois pas qu'il se soit fait agresser. Non, Monsieur Knyga. Je n'y crois pas une seconde.*

Grazus non plus n'y croit pas. Pas plus qu'à un AVC. Quelque chose avait poussé Édikas à se déposséder de sa faconde charnelle. « *Mais quoi?* » Tout ceci allait à l'encontre du comportement d'Édikas de ces derniers jours. Encore hier matin, ce dernier était d'une boulimie insatiable, avalant tout ce qui pouvait se lire, tel un obsédé textuel. « *Serait-ce la collection du Reader's Digest qu'il a dévorée hier midi qui l'aurait rendu si efflanqué?* se demande Grazus sans trop y croire. *Une littérature aussi dégraissée que celle-ci...* »

Grazus sursaute lorsque Donoras lui pose la main sur l'épaule.

– Monsieur Knyga, murmure-t-elle. Je crois que ce qui arrive à monsieur Zodziu est de ma faute.

Grazus se retourne, considérant la jeune femme.

– Tiens ! dit-il en souriant. Mais c'est mademoiselle Donoras Svajone ! Alors, comment avance votre thèse sur l'influence des contes ukrainiens dans le libéralisme technolo... ?

Donoras ne le laisse pas terminer.

– Hier, en fin d'après midi, nous nous sommes promenés en ville. Monsieur Zodziu a eu un coup

de fringale. Comme nous n'étions pas loin de la FNAC, nous y sommes allés voir. Mais vous savez l'époque qu'on vit, monsieur Knyga. Une époque de technologie, d'ordinateurs en tout genre. Quand j'ai demandé à un vendeur où se trouvait les livres, il nous a emmenés au rayon des E-book...

Grazus sursaute une nouvelle fois en entendant le soupir de satiété qui sort de la gorge d'Édikas Zodziu.

